



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE PARIS,

PRÉCÉDÉS DE SON HISTOIRE,

PENDANT LES ANNÉES 1823 ET 1824.

~~~~~  
TOME TROISIÈME.  
~~~~~

PARIS,

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE,

Rue des Saints-Pères, n° 46, en face la rue Taranne,

ET CHEZ DESBEAUSSEAUX, LIBRAIRE, QUAI MALAQUAI, n° 15.

~~~~~  
1825.

---

## RÉCIT

*D'une excursion horticultrale faite à Londres, dans le mois d'avril 1824, par M. SOULANGE-BODIN, membre correspondant, propriétaire du jardin de Fromont.*

---

LE voyage que je viens de faire à Londres a été en quelque façon exécuté sous les auspices de la Société Linnéenne de Paris, dont le digne Président, l'insatiable Secrétaire perpétuel et plusieurs membres distingués m'avaient muni de lettres de recommandation auprès des savans qui travaillent aux progrès de la botanique et de l'horticulture en Angleterre. L'hommage que je fais aujourd'hui à cette Société du récit de mon voyage, est pour moi le seul, quoique bien humble moyen de lui témoigner ma reconnaissance. Je serai trop heureux si mes savans confrères lisent avec quelque intérêt des notes que j'ai recueillies en courant, et que mes actives occupations ne me permettent de rédiger que fort à la hâte; et surtout s'ils y trouvent quelque chose d'utile.

Mon excursion avait un double objet. Le premier, comme le plus intéressant, était d'observer l'état actuel des cultures anglaises, que je savais se perfectionner chaque jour; le second, de prendre connaissance des plus belles collections, et de faire en même temps quelques acquisitions pour augmenter la mienne.

Les établissemens que j'ai visités et examinés avec plus de détail sont principalement :

Le jardin de la Société horticultrale de Londres, à Chiswick; — ceux de MM. LODDIGES, à Hackney; — JAMES LEE, à Hammersmith; — SAMUEL BROOKES, à Lewington-Green; — SMITH, sur la route de Lewington-Green à Hackney; — COLWIL, à Chelsea; — WHITHLEY, BRAMES et MILNE, à Fulham; — J. KNIGHT, à Chelsea, Kings road; — THOMAS JENKINS, New road, à Sainte-Marylebone; — J. V. MALCOLM, à Kensington; — CHANDLER et BUCKINGHAM, au Vauxhall; — du comte DE VANDES, à Bayswater; — le Jardin des apothicaires, dirigé par M. ANDERSON; — et le Jardin royal de Kew.

Partout j'ai été accueilli avec une bienveillance cordiale, dont je me plais à remercier ici les habiles cultivateurs que je viens de nommer, et qui était à la fois provoquée par les recommandations de M. SABINE, secrétaire de la Société horticultrale, et par la présence de l'excellent comte DE VANDES, propriétaire de la belle collection de Bayswater, si souvent citée par les auteurs anglais, lequel a bien voulu m'accompagner dans toutes mes courses, et m'a fait pénétrer dans des lieux où je n'aurais peut-être pas été introduit, privé de son aimable compagnie.

La première chose qui m'ait frappé dans toutes les cultures que j'ai vues, sans exception, ce sont les soins extrêmes donnés aux plantes, et la propreté recherchée qui règne dans les serres. Il y a toujours quelque ouvrier occupé de remuer la terre des pots, de débarrasser les plantes de toutes les parties mortes ou ma-

lades, d'essuyer les verres et les cloches, de laver et broser les tablettes, d'expulser des tannées, des plates-bandes et des sentiers tout ce qui pourrait, je ne dirai pas contribuer à vicier l'air, mais seulement offusquer la vue. Il est certain que les plantes veulent sentir la main de l'homme : ce sont de belles captives dont une caresse, un seul regard du maître ranime la beauté. Remuer seulement leurs vases leur fait du bien. A l'air de santé, de fraîcheur et de force que présentent généralement les plantes des collections anglaises, on reconnaît l'influence des mains exercées et protectrices qui les environnent. Nulle part on n'aperçoit les traces du rabougrissement, ou de l'étiollement, plus fâcheux encore. On dirait que ces tribus verdoyantes et fleuries, arrachées par l'industrie sociale aux grandes solitudes de la nature, sont reconnaissantes de tout ce que l'homme fait pour elles, et que, se dépouillant de la physionomie un peu sauvage du désert, elles prennent auprès de lui comme une teinte de sa propre civilisation.

Quoique je sache bien d'ailleurs tout ce que peut produire la différence des climats, et combien celui de l'Angleterre est favorable à la végétation, je déclare que nulle part l'effet que je cherche à peindre ne m'a paru plus marqué que dans les jardins de Londres, et qu'il m'a semblé produit bien plus encore par l'industrie humaine que par une bienfaisante nature.

Indépendamment de ce maniement presque continu des pots, qui serait avantageux aux plantes, seulement en ce qu'il doit nécessairement varier la face sur laquelle tombent plus directement les rayons du

soleil et les flots d'une lumière plus vive, deux choses m'ont paru devoir contribuer encore à la santé des végétaux élevés dans les serres. La première, c'est, pour les plantes dont on peut laisser les pots à sec, l'usage de tablettes faites à claire-voie, comme certains bancs de jardin ; la seconde, c'est la suppression graduellement opérée du tan pour les plantes qui ont besoin de demeurer plus ou moins plongées dans un milieu plus humide et plus chaud que l'atmosphère où leurs tiges se déploient. Cette substance ( le tan ) est plus redoutable pour les végétaux qu'on ne le pense ordinairement, par l'humidité surabondante qu'elle conserve et répand autour d'eux ; par les milliers d'insectes dont elle favorise la génération ; par les *coups de feu* souterrains que produit, souvent à l'insu du jardinier le plus attentif, sa fermentation imprévue, et par l'irrégularité de tous les effets pour lesquels on l'emploie. C'est d'ailleurs un assez singulier contre-sens que de respirer dans nos serres, au lieu des parfums excitans ou voluptueux de l'Arabie et des Indes, que rappelle l'aspect des plantes qu'elles renferment, l'odeur repoussante qui sort des fosses d'une tannerie. Frappés par ces exhalaisons imprévues, quels organes assez robustes, quelle imagination assez vive pourraient un seul instant élever ou soutenir nos esprits dans la région subtile et pure des illusions charmantes que ces décorations végétales devraient pourtant être destinées à nous procurer ? Les jardiniers anglais ont déjà fait plusieurs essais pour parvenir à la suppression totale des tannées. MM. LODDIGES croient, avec raison, que l'usage du tan est inutile, qu'il serait même nui-

sible dans une atmosphère échauffée par un appareil à vapeur; et ils agissent en conséquence.

Dans une des serres de la Société horticultrale, on a fait passer le tuyau conducteur de la fumée dans l'intérieur de la bache destinée à contenir le tan. La partie supérieure de cette bache a été hermétiquement fermée par un plafond solide, quoique léger, de larges tuiles posées à plat sur des barres de fer et bien cimentées entre elles. Ce plafond a été établi assez en contrebas du sommet des murs perpendiculaires qui constituent la bache, pour former une espèce de caisse d'une profondeur déterminée, dont le fond a été réchargé de quelques centimètres de sable pur. Sur ce plancher, les plantes reposent dans leurs pots enfouis à moitié dans le sable et dans le même ordre que s'ils étaient dans une tannée. La chaleur qui s'échappe du tuyau se trouve ainsi concentrée dans l'intérieur d'un grand coffre vide, et porte principalement son action ascensionnelle vers les parois inférieures du plancher qui supporte les végétaux, et qui communique au sable une douce chaleur. Quelques ouvertures pratiquées dans l'épaisseur du mur de devant, et qui se tiennent à volonté ouvertes ou fermées au moyen de plaques de tôle, permettent de soutirer de l'intérieur du coffre l'excédant du calorique, et de le répandre dans la serre même. Toutefois on a cru s'apercevoir que ce procédé pouvait avoir l'inconvénient de dessécher trop promptement la terre des pots, et de fatiguer les racines. Un cultivateur industriel, M. JENKINS, a déjà cherché à remédier à cet inconvénient, en substituant à la chaleur fournie par un combustible,

celle plus homogène, plus égale du fumier, qu'il introduit à cet effet dans la capacité du coffre par une espèce de trape ou porte basse pratiquée dans le mur du fond de la serre, et qu'il manipule ensuite, comme le fumier d'une couche, pour en dégager le plus de chaleur possible.

Les tablettes à claire-voie dont j'ai parlé plus haut ont le double avantage de ne retenir ni humidité ni malpropreté, et de favoriser l'accès de l'air autour des pots, dans tous les sens.

Presque toutes les remarques intéressantes que j'ai recueillies, je les ai d'abord faites dans le jardin de la Société horticultrice, et je les ai renouvelées ensuite dans la plupart des autres jardins. Ce jardin est établi à Chiswick, à cinq milles anglais de Londres, sur le chemin de Kew. Quoiqu'il n'existe que depuis 1822, le nombre, la fortune, le zèle et le patriotisme des souscripteurs l'ont si richement doté, qu'on y a fait déjà des travaux considérables. Le terrain est partagé en grandes divisions systématiques, consacrées aux diverses branches de l'horticulture. Un puits artésien, creusé à environ 98 mètres (300 pieds) de profondeur, a produit une source abondante qui alimente une jolie rivière et favorise la culture des plantes de marais. Les murs de clôture et les murs de refend, élevés en brique, offrent à l'intérieur, par l'artifice de la construction, un système de parties creuses qu'on peut évaluer presque au tiers de leur cube. Il en résulte d'abord une économie proportionnelle dans les matériaux employés; ensuite, l'air que renferme cette multitude de cellules doit tenir les murs plus secs, plus chauds, et

par conséquent les rendre plus favorables aux espaliers. Les serres sont déjà considérables. On en projette de nouvelles, qui seront chauffées par la vapeur. Il y en a pour forcer les fruits d'Europe; d'autres pour réunir et observer les arbres fruitiers des climats les plus chauds. Dans ces dernières on prépare une suite d'expériences dont le but est d'enrichir un jour nos tables de ces productions exotiques, amenées artificiellement à maturité dans nos propres climats. Deux autres sont construites tout en fer, et affectent la forme d'une moitié de berceau. Elles renferment des végétaux précieux envoyés vivans de diverses contrées par les botanistes collecteurs qu'entretient la Société. J'y ai remarqué un pied superbe d'*Astrapæa Wallichii*; le *Theophrasta Lambothia*, dont les feuilles profondément dentées donnent à cette plante l'aspect le plus pittoresque : la Société lui a imposé le nom spécifique de *Jussiaea*, en l'honneur de notre célèbre JUSSIEU; un *Magnolia* nouveau, venant de la Chine, dont le feuillage est magnifique, mais dont le caractère n'a point encore été déterminé; une grande quantité de *Nepenthes distillatoria* en fleurs; la *Primula sinensis*, primevère gigantesque, qui va devenir la plus riche acquisition pour les jardiniers fleuristes; un nouveau *Cratægus*, sous le nom spécifique de *mexicana*; et surtout une très-riche collection d'orchidées, récemment parvenues à la Société, et cultivées, sous la direction de l'habile et aimable botaniste, M. JOHN LINDLEY, avec des soins et des procédés particuliers. Le terreau dans lequel il entretient ces familles si curieuses est uniquement formé par cette sub-

stance pourrie et décomposée que l'on trouve dans le tronc des vieux arbres et surtout des saules.

Les serres en fer n'ont point de petites croisées sur le devant, ni de châssis mobiles à leur partie supérieure. Ce sont comme des berceaux qui semblent faits d'une seule pièce; les tringles de fer qui soutiennent le vitrage descendant, par une seule courbe, du sommet du mur du fond, sur le petit mur d'appui en avant. L'air n'y pénètre donc habituellement que par les portes des extrémités et par les petites croisées qui accompagnent ces portes. Mais on a très-ingé- nieusement pourvu au renouvellement de l'air par des petites trappes en bois, pratiquées dans l'épaisseur du mur de devant, et qui correspondent avec d'autres trappes établies dans le haut du mur de fond. L'air qui arrive du dehors par les petites trappes d'en bas s'échauffe d'abord en passant tout près du tuyau de chaleur, il circule ensuite de bas en haut, et se répand dans toute la capacité de la serre, sans produire aucun courant capable d'inquiéter même la plante la plus délicate; et en même temps, l'air qui a séjourné dans la serre s'en échappe en flots abondans et tranquilles par les trappes supérieures. Les trappes d'en bas ressemblent aux sabords d'un vaisseau, et se tiennent plus ou moins ouvertes à l'aide de crémaillères de fer. Les trappes d'en haut jouent dans une coulisse noyée dans l'épaisseur du mur; et au moyen d'un long manche de bois armé d'un croc de fer, qui sert à les élever ou à les abaisser, elles s'ouvrent avec autant de facilité qu'elles se referment avec précision.

La Société horticultrale n'emploie aujourd'hui pour

ses serres et pour ses bâches que des carreaux de verre extrêmement petits. Il en résulte une économie considérable, tant dans le premier établissement que dans l'entretien. J'ai mesuré des châssis portant huit pieds anglais de long sur quatre de large. La largeur de chaque châssis est divisée par cinq petites traverses, ce qui donne six rangs de vitraux. Chaque carreau a donc moins de seize centimètres, ou six pouces, de large, sur, à peine, treize centimètres, ou cinq pouces, de long. De nouvelles constructions commencées chez MM. LODDIGES présentent des compartimens encore plus petits. Il peut se faire que cette nouvelle disposition soit poussée à l'extrême; mais ces habiles cultivateurs ne doutent point qu'il n'entre toujours dans leurs serres assez de lumière et de chaleur.

Je ne puis m'empêcher de revenir encore sur cette propreté exquise qui brille dans les serres de Chiswick; combien elle doit contribuer à la pureté de l'air et à la santé des plantes! L'emploi de la chaleur et de l'humidité y est combiné avec une précision qui soutient l'activité de la végétation sans produire l'affaiblissement du végétal. Les planchers sont fréquemment lavés à grande eau. Les plantes placées sur les tablettes sont assez écartées entre elles pour que l'air circule et joue autour de chacune. Quand c'est sur le sol que les pots sont placés, ce sol est un sable blanc et pur qui ne contient ou n'engendre aucun principe de corruption.

On ne croirait pas que des collections aussi vastes que celles de MM. LODDIGES à Hackney et JAMES LEE à Hammersmith pussent encore recevoir de nouveaux

accroissemens ; cependant on y entreprenait encore des serres nouvelles. J'ai remarqué chez M. LEE le *Banksia grandis*, dont la feuille présente des découpures ondulées et profondes ; de beaux pieds d'*Enkianthus quinqueflorus*, le *Theophrasta jussiea*, et plusieurs palmiers nouveaux ; mais il n'y a rien de si beau que sa collection d'*Erica*. Cette famille si nombreuse, si brillante et si délicate, se présente chez lui avec une fraîcheur et un éclat qu'on chercherait vainement ailleurs. On prétend que cela vient principalement de ce que M. LEE arrose ses bruyères avec une eau dans laquelle il tient constamment en macération une grande quantité des branches de la bruyère commune. Si le fait était vrai, et que l'observation fût répétée et appliquée à d'autres familles, elle pourrait conduire à une nouvelle théorie d'arrosemens qui ne seraient pas moins utiles qu'ingénieux. Je me propose de commencer à ce sujet des expériences comparatives, et quel qu'en soit le résultat, je ne regarderai point comme tout-à-fait perdu le temps que j'y aurai employé.

M. LEE fait toutes ses boutures de bruyères dans un sable blanc extrêmement pur. C'est dans ce milieu qu'elles forment leurs branches, et qu'elles projettent avec facilité leurs tendres radicules. Quoique ce sable soit devenu en Angleterre d'un usage à peu près général, l'opinion des jardiniers sur son emploi et son action n'est pas encore raisonnée et uniforme. Le plus grand avantage du sable est sans doute d'être plus perméable à l'eau, de nourrir moins d'insectes, et d'éloigner ainsi d'un faible et souvent précieux rameau

deux puissans agens de destruction, les vers et la moisissure.

Les cultures de M. SAMUEL BROOKES attestent à la fois son activité et son intelligence. J'observai chez lui une très-grande quantité de boutures de toute espèce, toutes faites dans le sable, et principalement des houx panachés, sous cloches, en pleine terre sablonneuse, le long d'une charmille à l'exposition du nord; des *Rhododendrum arboreum* dans le sable, sous cloches carrées, en serre froide; et une incroyable quantité de petites boutures qui avaient été faites en plein sable, dans la serre tempérée, au mois de juin 1823, avec des petites branches latérales, ayant à peine 27 millimètres (1 pouce), et la plupart seulement 18 millimètres (8 lignes) de hauteur, coupées sur des *Erica*, *Eparis*, *Diosma*, *Elichrysum*, *Lambertia*, et autres plantes à petit feuillage. Ces boutures, qui avaient passé l'hiver, étaient dans un parfait état de santé, et commençaient d'entrer en végétation. Rien n'annonçait qu'il dût en périr la moindre quantité. Elles avaient été plantées aussi près les unes des autres que le comportait leur extrême petitesse. Elles étaient groupées par espèces, et recouvertes par des cloches basses et aplaties. M. BROOKES avait en outre établi le long des murs de ses serres, et suspendu tout près des vitrages des petites caisses longues et étroites, n'ayant en longueur qu'à peu près le diamètre de ses grandes cloches aplaties, et dans lesquelles ils venait encore de faire une énorme quantité de petites boutures, toujours dans le sable. Il m'a assuré qu'il ne laissait ainsi ses boutures dans le sable que jusqu'après la forma-

tion des racines, et qu'il les séparaient et repiquait toujours dans l'espèce de terre qui leur était propre, avant que les jeunes racines ne fussent sorties du sable pour aller puiser au sein de la couche de terre inférieure une première nourriture.

M. SAMUEL BROOKES possède de fort belles plantes. J'ai remarqué entre autres les pieds, mâle et femelle, du *Cunninghamia lanceolata* : ce sont deux assez forts individus ; le *Roronia serrulata*, espèce nouvelle ; le *Limonia scandens*, etc. Mais les plus intéressantes de toutes m'ont paru, sans contredit, deux espèces d'*Azalea indica*, nouvellement arrivées de la Chine, et qui ne se trouvaient encore que chez lui ; l'une à fleurs blanches, l'autre à fleurs doubles pourpres. Je les vis en fleurs, et le lendemain j'eus la satisfaction de retrouver et de reconnaître ces arbustes charmans dans la belle et rare collection de dessins coloriés originaux de plantes de la Chine, qui enrichit la bibliothèque de la Société horticultrale, et qu'elle a reçue de la Chine même.

Les jardins de MM. COLWIL, JENKINS, MALCOLM, SMITH, KNIGHT, MACKAY, CHANDLER et BUCKINGHAM, WHITLEY BRAMES et MILNE, n'ont pas moins excité ma curiosité et mon intérêt. Dans tous ces établissemens, sont suivis avec la même activité les mêmes principes de culture et de multiplication. Celui de M. COLWIL s'est placé, dans ces dernières années, sur la première ligne. La partie botanique y est dirigée par M. R. SWEET, auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres d'une publication périodique des *Geranium*, dont M. COLWIL s'occupe avec autant de profit que de succès. C'est

chez M. COLWIL seul que se trouve, quant à présent, en multiplication, l'*Astrapæa wallichii*. Il possède aussi plusieurs beaux pieds du *Zamia horrida*, dont les jeunes pousses, munies de forts aiguillons, affectent la forme hérissée et la couleur glauque d'une espèce de chardon; ainsi qu'une grande quantité d'oignons. J'y ai vu un superbe pied du *Crinum amabile* en fleurs.

M. MALCOM s'occupe plus particulièrement des plantes des Alpes et de l'Amérique septentrionale. J'ai vu chez M. JENKINS un pied très-fort de l'*Andromeda floribunda*. Je ne l'ai trouvé que chez lui et chez le duc de Devonshire : il y attache un prix extraordinaire. Il avait aussi un beau pied du *Pinus dammara*.

MM. WHITLEY, BRAMES et MILNE possédaient le pied-mère du vrai *Camellia axillaris*, si différent de la plante que d'autres jardiniers livrent sous ce nom. Il décore actuellement les serres de Fromont, où l'on peut voir, l'une à côté de l'autre, ces deux plantes rivales, qui se disputent l'honneur d'être inscrites dans la nomenclature déjà si nombreuse du plus beau genre qui ait jamais embelli nos serres.

M. MACKAY dirige deux établissemens, dont l'un est chauffé par la vapeur. Il a dirigé anciennement les magnifiques serres de M. le comte de VANDER.

MM. CHANDLER et BUCKINGHAM font un prodigieux débit de camellia et de pivoines.

J'ai admiré chez M. KNIGHT deux énormes camellia, en caisses, portant, avec un parfait équilibre de sève et de végétation, les fleurs de cinq à six espèces. M. KNIGHT s'occupe beaucoup de semis de camellia. Il possède déjà une très-grande quantité de jeunes

plants qui, par quelques dispositions particulières dans le feuillage ou dans les rameaux, semblent lui promettre des variétés non moins lucratives pour lui qu'intéressantes pour les cultivateurs; afin d'avancer l'époque de la floraison de ces jeunes sujets, il les assujétit à un mode de courbure dont l'effet est extrêmement original. Il abaisse graduellement la tige verticale vers un des côtés de l'arbrisseau, de manière à ce que cette tige se trouve en contact immédiat par son sommet avec la partie inférieure du tronc, et présente une figure qui se rapproche du cercle. Il greffe alors l'extrémité de la tige, ainsi recourbée, sur le tronc, à quelques centimètres au-dessus du bouton terminal, qui se trouve avoir repris alors sa direction verticale. La soudure se forme, la tige continue de monter, la partie arquée est soigneusement privée de tous ses yeux, et la sève, dans son cours, est désormais obligée de suivre le long détour que l'industrie du cultivateur lui a imposé. M. KNIGHT suppose qu'étant ainsi ralentie et élaborée, la sève acquerra plus tôt la qualité propre à la production de la fleur. Ainsi disposés, ses jeunes camellia sont pourvus de véritables anses, par lesquelles on peut les prendre et les soulever comme si ces anses étaient attachées à leurs propres vases.

Le jardin royal de Kew, dirigé par le célèbre M. AIRTON, est au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire; il échappe à une simple notice qui n'a pour but que d'esquisser les efforts, les progrès et les succès de l'industrie. Les collections de plantes et les procédés de culture ont également épuisé mon admiration. Une bûche renfermait trente espèces nouvelles de scitami-

nées venues du Népal, et non encore observées. J'y ai remarqué des serres où l'amphithéâtre des plantes établies dans la tannée était disposé en sens inverse de la pente du verre, en sorte que les plantes faisaient face au mur du fond.

Dans la grande serre aux palmiers, deux rangs de tablettes sont suspendues le long des petites croisées de devant. Celle d'en haut soutient une couche de sable placé lui-même sur un lit de fougère : on plonge à moitié les pots qui renferment les plantules dans ce sable constamment tenu frais.

Je redescends aux établissemens particuliers, et en terminant par celui que MM. LODDIGES ont formé à Hackney, je puis dire que je reste encore à la plus grande hauteur. Leurs serres ont une étendue d'environ 394 mètres (1200 pieds). Elles sont toutes chauffées par un seul appareil à vapeur, de la force de sept chevaux, et muni de deux grandes chaudières de 4 mètres de long, sur 2 de profondeur et 16 décimètres de large : l'une de ces chaudières n'est que de précaution, en cas d'accident qui suspendrait l'usage de l'autre. La vapeur passe dans des tuyaux de fer fondu de 10 centimètres (4 pouces) de diamètre; il y en a ainsi une longueur d'environ 1300 mètres (4000 pieds). Ils passent par toutes les serres, et chaque serre en a un nombre proportionné à sa capacité et au degré de chaleur qu'on y désire. Ainsi, un seul tuyau suffit pour une serre tempérée d'une étendue moyenne, tandis qu'il en passe douze dans toute la longueur de leur grande serre chaude. A la vérité cette serre présente des proportions extraordinaires, puis-

qu'elle a 15 mètres (40 pieds) de haut, sur 19 mètres et demi (60 pieds) de large. Les plus grandes plantes y végètent dans des cuves immenses; et sous la voûte de verre qui les abrite, et que d'en bas on distingue à peine de la voûte des cieux, à travers les branches et les feuillages entremêlés, elles développent et conservent leurs formes et leurs beautés naturelles, portent des fleurs et des fruits, et jouissent, en un mot, d'autant de liberté et de plus de bien-être que dans leurs propres forêts. MM. LONDIGES ont construit eux-mêmes tout leur appareil, dont ils sont très-satisfaits, et qui doit faire époque dans les fastes de l'horticulture.

La serre qu'ils ont consacrée à la culture des camellia n'est pas moins remarquable. C'est un grand berceau de forme ovoïde, de 39 mètres (120 pieds) de long, sur 6 mètres et demi (20 pieds) de haut et 15 mètres (46 pieds) de large. Un mur de refend partage et soutient ce léger et brillant édifice de verre, dont la charpente est tout en cuivre du côté du midi, et en fer du côté du nord. J'ai vu cette immense corbeille remplie de fleurs.

J'allais passer sous silence l'ingénieux procédé employé par MM. LONDIGES pour l'arrosage des banquettes de plantes établies dans leurs serres chaudes; au-dessus du vitrage, et sur une ligne perpendiculaire au milieu de ces banquettes, règnent de petits tuyaux de plomb très-minces, percés dans leur diamètre inférieur de plusieurs séries de trous capillaires, ouverts sur l'angle d'une pomme d'arrosoir. Ces légers syphons, à peine remarqués dans les airs, correspondent à un grand réservoir d'eau, duquel ils sont isolés à volonté par des

robinets. Quand on ouvre ces robinets, l'eau se précipite dans les tuyaux, s'échappe avec force par les trous capillaires, se divise en poussière humide, et répand une rosée bienfaisante sur toutes les plantes de la banquette à la fois. L'effet dure aussi long-temps que le robinet reste ouvert, et cet effet est si bien calculé et si précis, que le promeneur qui parcourt les sentiers voit cette pluie fine se former au-dessus de sa tête, tomber à quelques centimètres de lui, et ne court point le risque d'en être incommodé.

MM. LODDIGES ont encore établi dans leur jardin une culture de plantes de terre de bruyère fort ingénieuse. Elle consiste dans une série de plates-bandes circulaires qui s'enchâssent les unes dans les autres comme autant d'anneaux, et qui sont séparées entre elles par des plates-bandes de gazon. Ces sentiers de gazon ont l'avantage de ne point réfléchir, comme les prismes multipliés d'une allée de sable, les rayons du soleil sur ces familles délicates. Les plantes sont groupées par espèces, suivant l'ordre alphabétique : ainsi le cercle des azalées enveloppe le cercle des rhododendrons. Le gazon des sentiers est presque incessamment fauché, et l'herbe fine qui en provient est fanée en couche égale et mince sur la superficie des plates-bandes de terre de bruyère, pour empêcher le hâle de les pénétrer. On laisse cette herbe se dessécher sur le terrain, et à mesure qu'elle se flétrit, on ajoute de l'herbe nouvelle.

Il me reste à dire un mot des terres employées en général par les jardiniers anglais, et qui, au premier coup d'œil, paraissent différer si fort des nôtres ; c'est

à Hackney, après Chiswick, que j'ai eu occasion d'examiner de plus près ces substances.

Elles consistent dans le *loam*, ou terre franche; la terre de bruyère, et le sable. Ces trois substances s'emploient pures ou mélangées dans des proportions variables.

Le *loam* est une espèce de terre franche, légère, douce, dépourvue d'argile, que l'on se procure en coupant, dans les sols dont elle fait la base, des gazons de 8 à 10 centimètres (3 ou 4 pouces) d'épaisseur au plus, semblables à ceux que l'on emploie dans les jardins pour plaquer des bordures. On met ces gazons en tas, on les laisse mûrir et se décomposer, on les bat ensuite avec leur terre, et on en sépare avec la claie ou le crible les parties les plus grossières que la décomposition n'a pas suffisamment atteintes. Quand ce *loam* est fortement surchargé de débris de gazons, il prend l'épithète de *turfy* (gazonné), il est plus gras, plus nourricier, et convient davantage aux plantes succulentes et voraces. Dans l'autre cas, il est plus léger, moins substantiel, et on le rend quelquefois plus léger encore, en y mêlant une dose de sable.

La terre de bruyère est plus ou moins grasse et tourbeuse, ou sablonneuse et légère; son emploi est déterminé par sa qualité; on la mêle avec la terre franche, le sable, le terreau de feuilles bien consommées et criblé, ensemble ou séparément, et dans des proportions qui varient suivant l'effet qu'on veut obtenir. La terre de bruyère qu'on apporte dans les jardins ne consiste absolument qu'en gazons enlevés à la surface de la terre, et qu'on laisse mûrir en tas comme le

*loam*. Je n'ai point vu qu'on se servit du sable plus ou moins noirâtre qui se trouve immédiatement sur les 8 ou 10 centimètres que présentent en épaisseur les gazons de bruyères. Quand on fait des encaissements de terre de bruyère, on jette ces gazons pêle-mêle au fond de la fosse, où l'on se contente de les diviser grossièrement avec le tranchant de la bêche. On ne met par-dessus que quelques centimètres de terre de bruyère battue et plus divisée, pour recevoir les plantes.

On trouve que, par ce procédé, la décomposition de la masse de terre de bruyère rapportée dans l'encaissement, est plus lente et plus graduée, et que par conséquent cette espèce de terreau conserve plus longtemps ses qualités.

Les jardiniers anglais restreignent d'ailleurs beaucoup plus que nous l'emploi qu'ils font de la terre de bruyère pure; on peut s'en convaincre, en examinant la motte des plantes qu'ils nous envoient, et dont le *loam* fait presque toujours la base principale, excepté pour les bruyères et autres plantes à racines extrêmement menues. Ils regrettent de ne pas pouvoir se procurer une assez grande quantité de terreau de feuilles pour le faire dominer dans la plupart de leurs mélanges.

Le sable que les Anglais emploient est blanc, fin et pur. Tous les tas que j'ai vus chez différens jardiniers m'ont rappelé le sable d'Étampes et de Fontainebleau; il m'a seulement paru avoir et conserver peut-être un peu plus de fraîcheur naturelle. Quand on l'emploie seul, par exemple pour les boutures, il est d'autant

meilleur qu'il est plus blanc, plus pur et plus fin. On tient encore à ces qualités, quand il doit être mêlé avec d'autres substances, surtout quand on veut donner à la composition plus de légèreté et de sécheresse. J'ai remarqué chez MM. LODDIGES un sable qui participait beaucoup du sable de rivière, étant, comme ce dernier, granuleux et chargé même de petits galets arrondis. Des bruyères, et d'autres plantes avaient dû végéter sur sa maigre surface, ce que l'on reconnaissait à sa couleur gris noirâtre produite depuis long-temps par des décompositions végétales. Ils l'emploient pour la culture des palmiers. Dans quelques circonstances, les jardiniers ajoutent à leurs mélanges un terreau très-substantiel formé de fiente de vache bien consommée, seule ou mêlée avec le terreau de feuilles. Il m'a paru qu'en général les meilleurs cultivateurs ne faisaient leurs mélanges qu'au moment de les employer ; en effet, l'entassement et le mélange trop prématurés des substances peuvent produire une sorte de fermentation intestinale, laquelle, dégageant et volatilissant trop tôt les gaz qui s'y trouvaient dans l'état fixe, doit détruire ou du moins affaiblir l'énergie de leur action sur les phénomènes de la végétation, au moment où le cultivateur aura le plus besoin de son influence. C'est ce qu'on peut remarquer, par exemple, dans les couches de fumier faites trop long-temps avant le moment de leur emploi.

J'ai eu l'honneur d'assister, pendant mon séjour à Londres, à l'une des séances de la Société horticultrale, et d'être admis, sur la présentation de MM. SABINE et LINDLEY, membre correspondant de cette So-

ciété. Un beau pied de *Calceolaria corymbosa* et une branche fleurie de *Glycine sinensis*, décoraient le bureau, chargé d'échantillons de fruits, de liliacées en fleurs, et de charmantes variétés d'oreilles d'ours, apportés à la séance par différens jardiniers. Combien il est à regretter qu'il n'existe point encore dans notre chère patrie de société semblable à celle de Londres, dont tous les travaux, toutes les recherches, sont exclusivement et constamment dirigés vers les progrès du jardinage-pratique ! Je ne vis pas sans émotion, je dirai même sans une patriotique jalousie, cette nombreuse réunion de citoyens de toutes les classes, distingués les uns par leur fortune, et les autres par leur expérience et leurs lumières, s'occupant à l'envi de l'un des arts les plus modestes et les plus utiles, concourant au même but par leurs facultés diverses, et travaillant à la fois à leurs intérêts particuliers, à la prospérité de leur pays et à l'amélioration de la condition humaine ; car on ne peut s'occuper du bien de son propre pays sans travailler à celui du monde entier ; et telle est la puissance de ce lien invisible et sacré par lequel l'auteur de toutes choses a voulu que ses enfans, répandus en peuplades sur le globe, demeurassent éternellement réunis, malgré les distances, les mœurs et quelquefois les antipathies religieuses ou politiques, que le bien qu'un seul homme a fait , en passant rapidement sur la terre, se propage et profite à tout le genre humain.

J'ai rapporté de mes voyages des plantes nombreuses, intéressantes et nouvelles, qui végètent actuellement dans le jardin de Fromont. Ceux de mes chers et savans confrères qui m'honorent aujourd'hui

de leur visite, ne remarqueront sûrement pas sans intérêt celles qui suivent :

1° Un très-fort pied d'*Eugenia malaccensis*, d'environ 16 décimètres (5 pieds) de haut, très-branchu, et de la plus belle végétation. C'est le *pied-mère* qui existait chez MM. LODDIGES, lesquels ont bien voulu me le céder.

2° Un très-fort pied du véritable *Camellia axillaris*, d'environ un mètre (3 pieds), chargé de branches, et si différent de la plante jetée dans le commerce sous le même nom; c'était aussi le *pied-mère* de MM. WHITLEY, BRAMES et MILNE, par lesquels il a été multiplié et répandu. Ils ont eu beaucoup de peine à s'en défaire en ma faveur. — Ces deux individus ont déjà fleuri.

3° Une nouvelle espèce de primevère, tout récemment apportée de la Chine, la *Primula sinensis*. Elle n'est pas encore bien connue; quelques-uns la croient seulement bisannuelle; on pourra la multiplier par ses graines. C'est une plante fort intéressante par ses fleurs, son feuillage et les dimensions qu'elle acquiert.

4° Deux charmantes variétés de l'*Azalea indica*, l'une à fleurs blanches très-belles, l'autre à fleurs doubles pourpres, dont j'ai parlé plus haut.

5° Un fort oignon du *Crinum amabile*, qui ne doit pas tarder à fleurir.

6° Un nouvel *Hedychium* (*gardinerium*), qui paraît être le plus beau de tous.

7° La *Canna iridiflora*, plante toute nouvelle, et d'autant plus précieuse à mes yeux, qu'elle a fait partie, avec un très-beau pied du *Combretum comosum*, d'un

cadeau que la Société horticultrale a bien voulu me décerner à titre d'encouragement.

8° Un nouveau *Combretum* (nova species), dont le dessous de la feuille est glauque, et qui n'a pas encore été décrit.

9° Un nouveau chêne, à grandes feuilles persistantes du plus beau vert, blanchâtres en dessous, provenant des hauteurs du Népaül, et qui passera très-probablement en pleine terre, sous le climat de Paris.

10° L'*Enkianthus quinqueflorus*, l'*Artocarpus incisa*, le *Persoonia latifolia*, l'*Ardisia paniculata*, l'*Eugenia macrocarpa*, le *Dychorisandra thyrsiflora*, le *Spiræa bella*, l'*Azalea procumbens*, cette miniature des azalées, le *Cocos nucifera*, le *Thrinax parviflora* et d'autres palmiers, de charmans hybrides de passiflores, etc., etc.

11° Enfin, un beau pied de l'*Astrapæa Wallichii*, cette nouvelle et superbe malvacée, décrite et figurée dans le *Botanical Register*, n° XCVII, Tab. 691. C'est une des plus magnifiques fleurs qui existent. Elle a été envoyée de Calcutta au jardin de Kew, par le docteur WALLICH, correspondant de la Société Linnéenne de Paris; on la suppose originaire de Madagascar.

Tous ces beaux végétaux ont quitté Londres en même temps que moi, dans le courant d'avril; six jours après ils étaient dans le jardin de Fromont; et je crois être le premier qui aurai introduit en France, entre autres plantes, l'*Astrapæa Wallichii*, la *Primula sinensis*, le *Quercus nepaulensis*, ainsi que l'*Azalea indica flore albo*, et l'*Azalea indica flore purpureo*

*pleno*. Ces belles plantes n'y resteront point oisives comme un simple et vain ornement; déjà elles sont soumises aux procédés de la multiplication, et les élèves qui en proviendront enrichiront bientôt la liste, déjà nombreuse, des jeunes sujets que le travail le plus actif me met dès à présent à portée de fournir à toutes les classes de consommateurs.

---